

Remarques contemporaines sur la psychologie des foules

CHARLES MELMAN

Psychanalyste

CHACUN DE NOUS EST SEUL, C'EST BIEN CONNU, PAUVRE CHÉRI.

Quand la maladie est-elle apparue ? Car on n'a jamais vu le citoyen grec ou le centurion romain, le bachelier du Moyen Age ou le copiste de la Renaissance chanter l'air de la solitude. Le trouvère lui-même célébrera des noces spirituelles.

Il a fallu attendre le romantisme pour que démarre l'étrange concert de ces voix accordées seulement d'être chacune unique.

Personne, tant elles sont exceptionnelles, ne peut les entendre – elles seraient dans ce cas banalement partagées – mais tous, car elles sont pathétiques, vibrent à ces *solî*.

On imagine mal pourtant une éloquence sans interlocuteur ; il est représenté dans ce cas par Dieu en personne, rendu complice du fait d'habiter le même exil, à l'écart d'un monde déchu.

Une division sépare en effet chacun entre un Moi, mondain et corruptible, frayant avec le groupe, et un Je solitaire, mais qui a trouvé où il s'est retiré Celui apte à l'enchâsser.

Les circonstances ne manquent pas : identité sexuelle, origine culturelle, langue parlée, niveau économique, couleur de la peau, etc., pour que le Moi, estimé non conforme, se barre du monde ; il se replie sur le Je, en état de souffrance partagée avec un Dieu dont l'œuvre paraît alors bafouée ou la voix bâillonnée.

Et il suffira d'une voix, venue à Sa supposée semblance prêcher la révolte contre la corruption et le désordre, pour que tous ces solitaires, éléments d'une foule qui s'ignorait, prennent en masse et deviennent une troupe.

Ab ! Les beaux jours triomphants de la bêtise et de la cruauté.

Il n'est pas inutile de reparler de la psychologie des foules, par le gros temps qui se prépare.

L'actualité se prête en effet, bien que les signes n'en soient pas immédiatement visibles, à la résurgence de ces rassemblements dont la vocation a plutôt tragiquement marqué l'histoire contemporaine.

Or il est permis aujourd'hui d'en savoir plus qu'à l'époque de Gustave Le Bon – médecin polygraphe de la droite païenne – et de Freud – docteur du malaise social – sur les conditions de leur formation et leur inéluctable destin. Et l'évaluation du rôle de ces rassemblements – généralement maintenu dans l'ombre depuis ces auteurs par des spécialistes d'obédiences diverses – mérite mieux que la fascination commune, toujours susceptible d'entraîner les meilleurs à leur suite au nom du « progrès » programmé ; ceci avant que ne se dégage le chef qui mettra un terme à leurs inévitables fluctuations en les transformant en une troupe. Puissent dès lors les engagements futurs de tel ou tel moins paraître naïfs ou irresponsables.

Conditions de formation des foules

Deux éléments semblent habituellement sous-estimés : les conditions de formation et le destin.

L'émergence d'une foule suppose un relâchement du lien social tel qu'il se constitue un groupe « nombreux » réuni par le sentiment d'être abandonné par le pouvoir politique, négligé dans ses intérêts.

La taille critique qui rend un tel groupe politiquement opératoire est variable et dépend autant de son nombre que de l'attachement des autres groupes sociaux au régime. La situation du pouvoir devient menacée quand au dynamisme de la foule ne s'oppose plus qu'un désarmement moral, une désaffection généralisés.

L'accent ainsi semble devoir davantage porter sur le sentiment d'abandon – à l'occasion réciproque entre le pouvoir et ses administrés – que sur la réalité de l'injustice sociale

qu'il exerce. On en voudra pour preuve l'attachement populaire à des régimes théocratiques, gardiens pourtant d'une inégalité sociale majeure. L'affirmation d'un amour égal de Dieu pour ses créatures suffit à faire l'affaire.

Pour se donner une date idéale, on peut fixer à la guerre d'indépendance américaine puis à la Révolution française, le moment de l'irruption des foules dans le déterminisme historique.

Certes il y eut auparavant des révoltes d'esclaves comme à Rome, la mise en marche de centaines de milliers de miséreux pour délivrer Jérusalem au XII^e siècle, les révoltes des gueux affamés contre les châteaux, voire les guerres de paysans déclenchées au XVI^e siècle par les thèses de Luther.

Mais la réussite politique de ces soulèvements ne paraît pas séparable du moment où furent élaborées les thèses sociales qui les justifiaient, de sorte que nous pouvons nous en remettre à celles de l'époque des Lumières – de Rousseau en particulier – pour nous intéresser aux révolutions américaine puis française.

La guerre anglo-américaine fut provoquée, on le sait, par une mesquine affaire de taxe royale imposée sur le thé. On ne peut dire que l'enjeu concernait un bien de première nécessité (que les Anglais me pardonnent) ni des sommes considérables. La taxe parut néanmoins le signe d'une discrimination insupportable, et on connaît la suite.

La Révolution française débute pour sa part par des protestations d'amour faites au Roi et l'implorant d'accorder à une bourgeoisie en plein développement des privilèges jusque-là réservés à une aristocratie qui, par ailleurs, faisait frein à la croissance économique du royaume. La conjonction de conseillers politiques dénués de pouvoir de conviction et d'une noblesse suffisante et éprise d'elle-même a conduit la France à cette énorme saignée que furent les guerres napoléoniennes. Puisqu'il est légitime de tenir Napoléon – qu'on nous pardonne encore ce raccourci – pour l'héritier enfin aimé des foules révolutionnaires et leur organisateur.

À ce propos, remarquons qu'il faut dissocier les systèmes politiques naïfs et spontanés que nous nous permettrons de qualifier de « naturels », comme il existe un droit naturel, et qui sont régulièrement des chefferies, des constructions utopiques dont la visée est égalitaire. Un ordre inconscient régit aussi bien l'organisation civique que familiale ; et on ne peut s'étonner de la remarque de Lacan selon laquelle tout ce qui relève du politique concerne la psychanalyse. Sauf qu'à admettre avec lui que « l'expression collective d'un symptôme étant sans espoir », sa correction par l'appel à l'action collective ne l'est pas moins, laissant irrésolue la question d'un possible mode d'action civique.

Il est trivial de faire remarquer que, aussi universel soit-il (abolition du cens, vote des femmes, abaissement de l'âge légal, etc.), le suffrage n'est jamais parvenu à corriger les

inégalités de fortune venues s'associer ou se substituer à celles de la naissance. Que, à Athènes même, celles-ci prévalaient puisqu'on compte que 30 000 citoyens y vivaient du travail de 200 000 métèques (chiffres estimés). L'organisation sociale « naturelle » prévoit, malgré l'inégalité qu'inévitablement elle institue, une solidarité foncière entre gouvernants et gouvernés et il faut des conditions très particulières pour que sa rupture amène la constitution de foules.

Nous en avons évoqué quelques-unes, mais la plus exemplaire de nos jours est sans doute celle qu'illustrent l'Amérique latine aussi bien que l'Afrique : post-colonialisme qui perpétue la cassure subie du lien social, inaugurée avec la mise à bas du bien commun (totem, tabou, mythes, rites, sacrifices, etc.) entretenu et sanctifié par ce qui fut naguère une collectivité.

À la place du lieu vide, craint et respecté par la célébration du culte de ses représentations divines et des interdits, est venue s'installer l'escopette du conquérant ; la puissance a basculé du symbole qui la fonde au réel de ce misérable bout de métal, assez bruyant et spectaculaire pour que des millions de vaillants indigènes s'agenouillent devant les quelques centaines de soudards qui en furent porteurs.

L'ordre symbolique propre à faire concourir les disparités sociales, quoiqu'il les implique, s'est vu éclipsé par la réalité d'un pouvoir mis au service réservé de la classe dominante. C'est ainsi que la classe dominée se retrouvera transformée en foule, abandonnée par une autorité qu'on peut vraiment dire possédante puisque c'est de Dieu qu'elle semble s'être accaparée, à lui avoir confisqué Ses bontés. De là sans doute provient la passion religieuse de la foule brésilienne avide de les partager, ces bontés, et aussi le remarquable syncrétisme avec lequel elle essaie de ranimer des puissances archaïques autochtones.

Abandonnée, la foule est ainsi toujours grosse du Maître qu'elle appelle de ses vœux. Et si sa quête est « progressiste », c'est qu'elle promet la venue enfin d'un Maître authentique, apte à corriger enfin le clivage diviseur de toute communauté sociale : le Maître absolu.

Son projet est donc toujours égalitaire, généreux et oblatif. Son aboutissement est cependant et inévitablement un État nationaliste ou théocratique, la purification ethnique ou religieuse étant la clé de la réussite. Une telle réalisation reste imparfaite pourtant, puisque, malgré la dépense, une séparation va réapparaître, non plus entre les natifs ou entre les fidèles, mais entre eux, pris comme un tout, et le leader, amené à être traité comme un Dieu.

Un tel traitement n'est pas quelconque puisqu'il implique maintenant le bonheur que les assujettis éprouvent à se sacrifier pour un chef, dont la puissance et la richesse sont supposées rejaillir sur eux. Il implique aussi l'acceptation de la coupure qui les distancie sans remède d'un Autre dont il leur reste à espérer faveurs et bonnes grâces.

Ces fatales dispositions ne sont pas d'origine culturelle, religieuse ou métaphysique. Leur nécessité est bien banalement d'ordre logique, pressentie depuis le paradoxe dit d'Épiménide le Crétois et formalisé plus de vingt siècles plus tard – la « pensée » humaine semble avoir besoin d'un peu de temps pour assumer et non plus se détourner des paradoxes – par Russell, établissant qu'un ensemble ne peut se contenir lui-même (cf. le catalogue des catalogues qui ne se contiennent pas eux-mêmes : s'il en fait partie, il se contient lui-même ; s'il n'en fait pas partie, le catalogue est décompleté). Dans son *Organon* déjà Aristote soulignait que la caballité – ce qui fonde l'être cheval – était distincte de la classe de ses représentants, ceux-ci ne faisant qu'approcher l'idéal. Il est trivial de remarquer que la pratique psychanalytique retrouve inscrit ce type de clivage au cœur de la subjectivité, humaine et non plus chevaline, sous les traits de la culpabilité qui lie l'imperfection de la créature à l'excellence de son Créateur. Freud en avait fait un élément constituant de ce qu'on a appelé sa seconde topique, séparée en Surmoi, Moi et Ça.

On pressent que la foule, cette part du corps social délaissée par le pouvoir politique, puisse être avide de restaurer une unité, nationale ou religieuse, dont elle serait cette fois, mais au nom de sa générosité, l'élément moteur. Et on a éprouvé la remarquable force d'expansion qui saisit une telle formation dès lors qu'elle s'autorise de la neuve toute-puissance du chef suscité ou ressuscité.

Il est historiquement vérifiable que la force d'expansion militaire ou idéologique d'une telle communauté est liée à la volonté de ses membres d'abolir la distance qui les sépare du leader, et à son image de se comporter en héros, c'est-à-dire d'être prêts voire volontaires à la mort pour lui. Il s'agit de montrer au Créateur de quelle façon la créature est disposée à corriger l'infirmité congénitale qui la frappe – puisqu'elle se retrouve séparée de Lui – afin de ne pas entacher Son narcissisme. L'inconvénient toutefois de cette façon de traiter ce que la théorie psychanalytique appelle « castration » est de réaliser, à la façon de la religion, une névrose obsessionnelle. Le tissage d'une continuité – religion : lien sacré – entre les lieux sacré et profane fait courir le risque d'une égalisation, fatale aussi bien au Créateur qu'à ses enfants : disparition du géniteur maintenant inclus dans le même ensemble que ses produits, ou bien nécessité à laquelle ceux-ci sont astreints de « faire le mort » pour que Lui seul – encore inclus dans l'ensemble – survive.

On appréciera à ce propos les significations différentes que prend « la mort de Dieu », selon qu'il s'agit de l'éterniser en l'extrayant de la communauté des corruptibles, ou bien de le faire déchoir en l'y mêlant. On sait comment le névrosé reste paralysé devant l'alternative : ou bien Il est mort – et je suis coupable –, ou bien tu Le tués – et tu le deviens. Pas de chance.

Les façons de situer – signifiant choisi – Dieu ont ainsi des conséquences psychopathologiques différentes. Sa mort seule peut lui garantir – indépendamment de la qualité de ses prophètes – la place Autre qui le promet à l'éternité ; elle autorise le fidèle à une division subjective sans danger puisque la part Autre qui est en lui est désormais encore la Siemme, voire la plus filiale, celle où il le rejoint sans plus d'éloignement. C'est le dispositif qui justifie la situation d'extériorité au monde, dont s'abrite et se protège le sujet contemporain pour porter sur lui le regard attristé qu'il imagine être celui du fondateur même. Mais l'opération réalisée par la religion se complète de conséquences inattendues puisque, en affichant donc la continuité de l'espace Autre avec celui de la représentation, elle aboutit paradoxalement à une profanation du Dieu mis au contact de ses créatures déchues ; elle installe au cœur des injonctions surmoïques l'ordre de tuer ce qu'il y aurait de plus cher, en l'occurrence ici Dieu lui-même, afin de lui restituer son incorruptibilité. On sait que c'est le tourment ordinaire du névrosé obsessionnel, pris dans un dispositif qui fait de la mort le signifié libidinal par excellence.

Quoi qu'il en soit la figure de la paternité vient aisément hanter la place occupée par le leader, qu'elle soit sacrée pour la religion ou devienne – tardivement – laïque pour la nation. Elle est celle qui permet au mieux d'imaginer une instance qui – grâce à la succession des générations – autorise la vie au nom de l'antériorité de la mort et en fasse, de cette vie, la dette dont le solde est susceptible à tout instant d'être réclamé à titre sacrificiel.

L'imperfection toutefois de la communauté nationale est de positiver l'instance fondatrice et les représentants de son autorité, sans doute à cause du caractère récent de la fondation et de la prévalence pour en rendre compte du récit historique sur la compacité du mythe, avec des conséquences dont il ne semble pas qu'elles aient été relevées.

Comme cela se produit à chaque fois dans la vie psychique, la positivation de l'instance causale aboutit en effet à une organisation paranoïaque du système. Conformément à ce style, elle aménage un espace homogène – celui des natifs par le sang ou des partageux de l'esprit philosophique – qui exclut donc l'altérité, et entoure cet espace d'une frontière qui défend de ce qui est devenu l'étranger, figure toujours prête à dévoiler sa face hostile. On regrettera que les historiens n'aient pas eu leur attention attirée par le caractère paranoïaque des politiques européennes au XIX^e et au XX^e siècle, et ce dès la naissance des nations, en contraste avec la stratégie des cours royales, où la fidélité se jugeait selon le serment d'allégeance donné et indépendamment de la naissance.

Il est étrange qu'on soit amené à penser que le passage à l'État-Nation a impliqué en réalité une intériorisation de la loi, analogue en son fond à celle qui avait marqué la soumission à Dieu, et non plus à César. Cette nouvelle forme d'État impliquait que le

personnel au pouvoir représente l'autorité mais ne puisse plus prétendre l'incarner. Or il se trouve que, sans forcément viser le coup d'État, ce personnel est conduit par le simple jeu politique à vouloir prêter sa voix à cette Autorité, celle même de la Nation supposée jusqu'ici abusivement muselée. Ainsi, aujourd'hui encore un batteur d'estrades aussi répugnant pour ses maîtres à penser que par son passé est-il capable de recueillir 20 % des suffrages lors d'un vote national, du seul fait de se poser en haut-parleur de l'imaginaire voix de la Nation. Cette positivation suffit pour faire prendre en faveur un programme délibérément paranoïaque.

On remarquera aussi que l'incarnation de l'autorité réalisée par le Roi était d'un type essentiellement différent puisqu'elle s'accommodait de l'hétérogénéité des populations concernées (qu'on pense à l'étonnante monarchie austro-hongroise) et de l'exigence d'une soumission factuelle bien plus que mentale. Certes le Roi pouvait vouloir être aimé, mais il lui suffisait d'être craint.

La vocation à l'homogénéisation qu'a la Nation, ainsi qu'à la réfutation de l'altérité – généreusement traitée par l'assimilation –, a, entre autres effets paradoxaux, celui de forclure l'instance de référence garante de l'autorité – puisqu'elle ne se valide que d'occuper un lieu Autre – et, la situant maintenant hors frontière, de donner à ce qui est devenu l'étranger cette figure fascinante et menaçante à la fois qui clôture et semble légitimer le dispositif paranoïaque que nous avons évoqué. Ce retournement qui identifie comme étrangère l'instance originaire – parfaitement mis en place, mais sous la forme du « roman historique », par Freud dans *Moïse et le monothéisme* lorsqu'il reconnaît dans la grande figure biblique un prince égyptien – n'est pas entièrement méconnu. Une tradition française veut aussi que le parti ultranationaliste soit aussi celui qui soit le plus proche de la « collaboration » avec l'Allemagne, ou pour le moins, vienne à se déchirer sur cette option.

Le destin des foules

C'est l'état de guerre qui domine l'histoire de l'Europe depuis le XIX^e siècle et l'a conduite à son déclin. Certes auparavant les monarchies étaient belliqueuses mais leurs entreprises restaient, si l'on peut dire, privées, limitées par les capacités de la trésorerie, et embauchaient des mercenaires plus que des gueux enrôlés de force et qui se débandaient au premier boulet. La passion était inconnue de conflits qui mettaient en cause des Maisons royales mais aucunement un sentiment d'identité nationale. Il aura fallu la très mauvaise conduite des troupes étrangères en France pour que surgisse autour de Jeanne d'Arc un éphémère sentiment d'appartenance communautaire dirigé contre « l'anglais ». Mais c'est l'appartenance à une religion commune qui affermissait le senti-

ment d'identité, protégé contre les aléas des conflits dès lors qu'ils opposaient des rois chrétiens.

La sécularisation de l'État et son organisation démocratique ont, au titre du progrès, eu la conséquence inattendue de faire dépendre le sentiment d'identité non plus d'une détermination éternelle mais d'une conjoncture aléatoire. Gageons que le développement de la presse quotidienne – elle dont Hegel a pu dire, à peu près, que sa lecture était la forme moderne de la prière – doit beaucoup à la démocratisation de cette inquiétude nouvelle, avec la prétention de fournir les données qui permettraient au lecteur de, chaque jour, sacrifier comme il convient au dieu devenu incertain.

Quoi qu'il en soit notre propre origine républicaine nous amène à méconnaître le rôle des foules dans l'histoire, leur vocation à la tyrannie et au despotisme. Peut-être devons-nous nous-mêmes aujourd'hui la République moins à un soutien populaire qu'à la faiblesse de caractère du brave général Boulanger.

Les conditions actuelles de la fabrication de l'union politique de l'Europe donnent facilement à nombre de ses pays l'occasion de vérifier que ses citoyens se sentent facilement abandonnés par le pouvoir démocratique et livrés à une puissance acéphale et froide : Bruxelles.

Les diverses élections illustrent la désaffection éprouvée à l'égard de représentants dont le pouvoir – limé par les lois du marché mondial et rogné par les censeurs européens – semble sans effet.

Nous avançons que les conditions sont réunies pour que notre continent voie ressurgir les passions qui l'ont conduit plusieurs fois à la ruine. À ce titre, il nous semble que le mécanisme de constitution des foules et de leur destin mériterait d'être pris en compte par nos responsables, même s'il n'est pas obtenu par les voies de la sociologie.

